

PROLOGUE

22 juin 1983

C'était un bel après-midi en ce début d'été ; l'année avait commencé avec un temps particulièrement exécrable et le printemps avait été pratiquement inexistant. Aujourd'hui, et pour le ravissement des villageois, il faisait vraiment très beau, le soleil brillait dans un ciel azur et sans l'ombre d'un nuage sur cette charmante bourgade de Saône-et-Loire. Les sœurs Dupré, deux vieilles filles âgées de soixante et soixante-sept ans, vêtues de noir de la tête aux pieds, avaient profité de la douceur du temps pour aller se recueillir sur la tombe de leur mère qui, huit mois plus tôt, s'était paisiblement éteinte à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Elles étaient là à se consulter à propos de plantes et de fleurs de saison quand, soudain, le grincement de la grille du cimetière déranger le silence des lieux. Marthe, la plus jeune des sœurs, tourna instinctivement la tête vers l'entrée et vit un homme de belle allure avancer, un bouquet de fleurs à la main. Le visiteur était de grande taille, mince, élégant, les cheveux poivre et sel et le regard caché derrière des lunettes noires. Il descendit l'allée graveleuse et s'arrêta devant la première d'une longue rangée de tombes. D'un coup de coude discret à sa sœur, Marthe voulut signaler la présence de ce visiteur qui vraisemblablement

n'était pas du coin. Alice, qui était à moitié sourde et myope par-dessus le marché, n'avait rien vu. La tête penchée dans ses plantes, elle sursauta.

« Ben, qu'est-ce qu'y a ?

– Regarde ! » fit Marthe en indiquant d'un petit coup de menton le nouveau venu.

Alice rajusta ses lunettes et plissa les yeux.

« Qui c'est ?

– Eh ben, c'est le frère de c'te pauvre femme qui est morte en novembre dernier.

– Tu crois ? fit Alice qui réfléchissait en tenant son menton dans le creux de sa main.

– Ben oui, il est devant sa tombe !

– Ouais t'as p't-être raison ! Mais moi, cet homme, je l'ai jamais vu.

– Forcément, t'as loupé l'enterrement, mais moi, je le reconnais bien, c'est un beau gars, tu ne trouves pas ?

– Ma foi oui, c'est un beau gars, bien élégant en tout cas, on dirait qu'il est en habit de noces, y aurait donc un mariage aujourd'hui ?

– Pas à l'église en tout cas, fit Marthe avec ferveur, on l'aurait su !

– Il devait être bien attaché à sa sœur pour qu'il vienne se recueillir sur sa tombe. T'es bien sûre que c'était sa sœur ?

– Parfaitement, répliqua Marthe, je ne suis pas encore gâteuse tout de même !

– Quelle histoire ! Si c'est pas malheureux de mourir comme ça, assassinée !

– Mais non... tu confonds avec l'autre. Celle-là, elle est morte d'une maladie incurable. Elle n'a rien à voir dans cette affaire, ou très peu.

– Parce qu'il y en a eu deux ? fit Alice en fronçant les sourcils.

– Non, trois ! Il faut dire que toi, t’as pas suivi l’affaire de près. C’est une histoire très compliquée et assez macabre.

– Pour le peu que j’en sais, ça reste une histoire bien scandaleuse. En tout cas, c’est l’avis de tout le pays d’après ce que j’ai compris. Ah ! je vous jure, si c’est pas malheureux ces histoires de bonnes femmes qui s’entretuent pour un bonhomme ! Au fond, c’est bien fait, le Seigneur a fait ce qu’il devait faire car on n’échappe pas impunément au jugement de Dieu ; tôt ou tard, le glaive s’abat fatalement. Ah ! on peut dire qu’elles sont bien avancées... Seigneur, que de péchés au nom de l’amour !

– Comme tu dis, chuchota Marthe avec approbation. Sans compter l’autre qui s’est fait incinérer.

– C’était une mécréante ?

– Qui sait, paraît-il qu’elle avait la trouille d’être enterrée vivante.

– Tiens donc, quelle drôle d’idée !

– Pas si drôle que ça, c’est déjà arrivé, tu sais.

– Mais pas chez nous ? fit Alice inquiète.

– Ici, ça serait plutôt rare, vu qu’on enterre les morts après trois jours, mais dans les pays chauds, c’est autre chose... Il arrive qu’on enterre les morts le jour même, alors, allez savoir...

– C’est effrayant ce que tu dis. Mais alors, la troisième, elle est enterrée où ?

– Dans le Midi, je crois.

– I’ pourraient en faire un film de cette histoire.

– Oui parce que, fit Marthe avec une pointe de mystère dans le ton, c’est loin d’être simple, il y a eu des rebondissements dans cette affaire.

– Hein, quoi ? fit Alice en tendant l’oreille.

– Je dis que *dans cette histoire il y a eu des rebondissements, ce n’est pas aussi simple qu’on croie*, articula-t-elle avec impatience.

– Ah bon ? Ben moi, j’ai rien su de tout ça !

– Forcément, le 11 novembre, jour du drame, t’étais à l’hôpital pour ton opération de "la totale", mais moi j’ai suivi l’affaire de plus près ; crois-moi, c’est une vraie histoire de fous. À l’époque, on avait d’autres chats à fouetter, ça coïncidait avec la mort de not’ mère et ta maladie, alors tu vois... Ensuite, j’ai su le fin mot de l’histoire.

– Ben pourquoi que tu m’as rien dit ? »

Marthe haussa les épaules avec impatience et leva les yeux au ciel en signe d’exaspération.

« Parce que t’es sourde comme un pot, ma pauvre Alice et que l’histoire est trop longue et que ça m’embête de te répéter à tout bout de champ ce que je te dis. T’es fatigante t’entends, fatigante ! » lui cria-t-elle à voix basse.

Alice recula en foudroyant sa sœur du regard.

« Oh, ça va ! Qu’est-ce que t’exagères, c’est pas de ma faute si j’entends plus guère.

– Voilà pourquoi je t’ai rien dit. Mais un de ces jours, je te raconterai tout.

– Bah ! De toute façon, j’en sais bien assez et le résultat est le même. Voilà ce que c’est que d’enfreindre les lois du Seigneur, répéta-t-elle en haussant les épaules. (puis avec un sourire complice, elle chuchota à l’oreille de sa sœur) En tout cas – et Dieu merci –, c’est pas à nous que ça arrivera, des trucs pareils. »

Sur ce, elles ricanèrent en se regardant, réconfortées par leur tranquillité d’esprit que leur conféraient un train de vie dominé par la religion, l’intégrité morale et la dévotion.

I

LA ROUE DE LA FORTUNE

8 mois auparavant, le 23 novembre 1982

Marie Baud maugréa contre la météo en s'affalant sur son lit :

« Quel temps pourri ! »

Sa codétenue ne répondit pas, elle se contentait de fixer la fenêtre barrée en scrutant le ciel gris. Elle ne parlait pratiquement jamais depuis son incarcération. On l'avait arrêtée à peine un mois auparavant pour meurtre avec préméditation et en attente d'éléments nouveaux susceptibles de prouver son innocence, elle ne faisait qu'espérer. Marie s'énerva. Elle ne pouvait s'empêcher de contempler en silence ce spécimen de beauté rare. Elle était bien obligée d'admettre qu'une femme de cet acabit devrait habiter dans un palace ou bien faire l'actrice de cinéma plutôt que de séjourner dans une prison. Son visage était parfait, son corps harmonieux, elle n'avait vraiment rien à envier à la déesse Aphrodite. Marie continua de penser qu'avec ses grands yeux bleus de chatte, sa chevelure d'ébène et son allure féline, cette femme avait dû faire des ravages au sein de la gent masculine. Elle se sentait terriblement frustrée depuis l'arrivée de la nouvelle détenue. Elle qui n'avait plus ni grâce ni beauté, elle qui avait tout abandonné pour l'amour d'un homme, un simple fermier de

quinze ans son aîné, elle qui n'avait pas hésité à sacrifier sa jeunesse et sa beauté en exerçant l'ingrat et dur métier de fermière, elle était là, aujourd'hui, contrainte et torturée de supporter la vue d'une femme si belle qui lui rappelait à chaque instant du jour sa propre laideur. Cette dernière pensée l'irrita et avec une pointe d'animosité, elle n'hésita pas à railler sa copine de cellule qui semblait perdue dans ses pensées.

« C'est ça, éternise-toi dans ton mutisme, c'est pas ça qui va te sortir d'ici, ma vieille, tu vas écoper minimum vingt ans. Faut t'faire une raison. T'es là depuis un mois et on n'a toujours pas prouvé ton innocence, une innocence que tu clames haut et fort d'ailleurs. T'as déjà quarante ans, si tu tombes pas malade ou folle tu sortiras à soixante, et surtout tu sortiras moins belle qu'aujourd'hui. La seule beauté qui résiste au temps est la beauté de l'âme et pas chez tout le monde encore. Quant à moi, ça va être vite envoyé, je suis là depuis peu et mon procès ne traînera pas vu que j'ai avoué mon crime.

– Jamais je ne me ferai une raison, t'entends, jamais ! fit l'autre hors d'elle. Je suis innocente, on m'a tendu un piège. Je n'ai pas tué cette femme.

– Mais oui, c'est ça ! Ici, c'est l'enfer des innocents. Tu nous les casses avec ta rengaine. Avoue que t'as tué cette femme, moi j'ai bien reconnu mon crime, oui j'ai tué mon mari. Ici, on est tous des criminels ; crois-moi, les erreurs judiciaires sont rares.

– Mais moi, j'en suis une.

– N'insiste pas.

– Je suis sûre qu'on va me reconnaître innocente. Je suis sûre qu'on va découvrir la vérité. Je suis née sous une bonne étoile, la chance m'a toujours souri, elle ne va pas me trahir dans une situation pareille. »

Marie leva les yeux au ciel avec un air exaspéré.

« Ma parole, tu ne doutes de rien, toi ! Il ne te vient pas à l'idée que la chance t'a tourné le dos ? Crois-moi, j'en ai connu des gens chanceux qui ont fini sur la paille, en taule, à l'hôpital et même au cimetière, parce que devant la mort, que peut la chance ? Rien, alors elle va juste voir ailleurs, car elle tourne, elle tourne, la roue de la Fortune, enfonce-toi bien ça dans le crâne, ma vieille ! »

Avec un air méprisant, sa compagne de cellule la regarda de haut, et avec sarcasme, la traita d'oiseau de mauvais augure. Marie haussa les épaules en ricanant.

« Dis un peu, tu crois aux miracles, toi ?

– Non.

– Alors, arrête tes salades et avoue ton crime.

– Ma pauvre Marie, tu n'y es pas du tout, je n'ai pas tué cette femme. Pour moi, elle s'est suicidée, ou alors quelqu'un l'a tuée de manière à ce que la faute retombe sur moi. Mais si cette femme s'est suicidée, elle a maquillé son suicide en crime afin de me faire inculper. Tu comprends, elle a voulu me faire passer pour sa meurtrière.

– Mais pourquoi, c'était ta rivale ?

– Non justement.

– Mais cette femme t'en voulait pour quelque chose ! Tu lui avais fait quelque tort ?

– Indirectement oui...

– Alors, dans ce cas, elle avait une bonne raison de te haïr. J'avoue que je ne comprends rien à ton histoire.

– Laisse-moi tranquille et mêle-toi de tes oignons !

– D'accord, à ton aise, mais si tu es innocente comme tu le proclames si bien, tu ferais mieux de t'expliquer.

– Il n'y a rien à expliquer. »

Marie ne put s'empêcher d'insister.

« Pourquoi penses-tu qu'elle a voulu te piéger ?

– Parce qu'elle voulait me voir derrière les barreaux, la maudite ! marmonna-t-elle.

– Et tu n'as vraiment aucune idée de ce qui s'est réellement passé ?

– J'ai bien une petite idée, mais elle me semble assez impossible.

– Dis toujours.

– Pour l'heure, je la garde pour moi.

– Bon, je n'insiste pas ! Et ton mari, qu'est-ce qu'il pense de tout ça ?

– Mon mari m'avait quittée depuis belle lurette, il voulait divorcer. Moi, j'ai refusé, mais il est parti quand même en m'abandonnant seule comme un chien.

– Il est parti avec une autre femme ?

– Non, je lui ai dit que, de mon vivant, il ne sera jamais libre d'épouser une autre femme ; et puis dernièrement, quand j'ai rencontré mon nouveau compagnon, j'ai décidé de lui accorder le divorce.

– Donc, tu as cessé de l'aimer ?

– Je ne pourrai jamais cesser de l'aimer. J'ai toujours été folle de mon mari et je crois que je ne me guérirai jamais de cette passion que j'éprouve pour lui. Seule la mort pourra couper ce lien qui unit encore mon âme à la sienne. Un jour, cette obsession m'a poussée à commettre une tentative de suicide. Je me suis coupé les veines, regarde ! »

Elle lui montra les cicatrices de ses poignets.

« À cause d'une rivale ?

– Oui, à cause d'une garce qui se disait mon amie.

– Compréhensible. Qui t'a sauvée de ton bain de ton sang ?

– Mon mari.

– T'avais calculé ton coup pour qu'il te sauve à temps, je parie.

– Je n'avais pas envie de mourir mais de le punir de sa traîtrise avec cette salope.

– Alors, c’est certainement elle qui a fait le coup, tout se tient.

– Absurde, cette rivale n’a rien à voir avec cette histoire.

– Qui sait, elle y est peut-être mêlée ?

– Mais non, ça ne peut pas être elle, c’est absolument impossible.

– Pourquoi ?

– Parce qu’elle est allée rejoindre mon mari en juin dernier.

– Elle a osé ?

– Pardi ! Si tu avais vu son air triomphant quand elle est venue m’annoncer la nouvelle ; elle me lança à la figure qu’elle devrait être à Chalon-sur-Saône en train de prendre le train pour Lyon, mais qu’elle s’était ravisée, ne résistant pas à l’envie de venir me prévenir de son départ pour rejoindre mon mari et qu’elle prendrait le train du soir. Elle n’a pas hésité à me narguer en me rappelant que ma tentative de suicide n’avait été qu’une mise en scène piteuse et mesquine pour attendrir mon mari et le tenir ainsi lié à moi, mais qu’en fin de compte, ce stratagème infantile n’avait servi absolument à rien. Sa perfidie n’avait pas de limites. Elle m’annonça avec un grand sourire de satisfaction qu’elle savait où se trouvait mon mari et qu’elle allait le rejoindre en lui faisant ainsi une bonne surprise. Je lui rétorquai que je ne la croyais pas parce qu’il était impossible qu’elle connaisse l’adresse de la famille de mon mari. Elle avait ricané en prononçant le nom du village et me dit que c’était lui-même qui en avait parlé lors de l’une de leurs ancienne soirées. J’essayai de me rappeler à quel moment il aurait parlé de sa famille, mais je n’en avais aucun souvenir. Elle dit que le nom du village suffisait et qu’une fois là-bas, il lui serait facile de le retrouver. À ces mots, mon cœur fut soudain en proie à une torture intolérable comme s’il venait d’être percé par une flèche empoisonnée. Une haine intense envahit mon esprit au point de me pousser à la battre.

– J’imagine très bien le degré de ta fureur devant autant de provocation et je ne comprends pas que tu l’aies laissée partir comme ça, dit Marie visiblement surprise.

– Crois-moi, j’ai regretté ma lâcheté et je me serais battue pour l’avoir laissée partir rejoindre mon mari. Je n’aurais pas dû me montrer aussi faible. »

Marie soupira et s’affala sur son lit en réfléchissant un instant à cette énigme.

« Tu ferais mieux de te remettre à écrire, t’as dit que t’aimais ça, non, pas vrai ?

– Tu l’as dit, j’aimais, parce que c’est justement à cause d’un maudit agenda qu’on m’a coffrée pour meurtre.

– T’avais écrit des trucs compromettants ?

– Tu parles ! Le juge a dit que mon agenda était suffisamment truffé de preuves accusatrices pour me condamner à perpétuité.

– Alors là, t’es conne, des preuves écrites noir sur blanc, tu parles !

– C’était ma façon de défouler ma tension, d’exorciser mes envies de meurtre envers cette maudite femme, celle qui est la cause de ma ruine.

– Celle qui est partie avec ton mari ?

– Non, l’autre. »

Marie haussa les épaules.

« J’avoue que je ne comprends rien à ton histoire, t’avais deux rivales ?

– Laisse tomber, c’est une histoire longue et compliquée.

– Bon, peu importe, mais ces preuves t’aurais dû les brûler juste après les avoir écrites. »

Sa compagne de cellule ricana.

« On ne m’en a pas laissé le temps, figure-toi. Quand les gendarmes sont venus m’embarquer ce maudit jour du 11 novembre, tu ne t’imagines tout de même pas qu’ils ont pris

la peine de me dire : "Mais allez-y, ma p'tite dame, faites comme chez vous, on vous laisse le temps d'effacer les preuves de votre crime, c'est bien naturel !"

– T'as dû passer un bien mauvais quart d'heure lorsqu'ils ont débarqué chez toi.

– Tu parles, le pire cauchemar de ma vie, oui !

– Pourquoi que tu l'écris pas ton histoire ?

– Pas envie.

– Dommage ! Moi j'écrirais bien la mienne si je savais faire des belles phrases, mais si toi t'as vraiment l'étoffe d'un écrivain, ça va pas tarder de te démanger les doigts ; bientôt, tu réclamera plume et papier, tu verras... Un jour, qui sait, tu deviendras célèbre comme par exemple la fameuse Albertine Sarrazin !

– Ben, tu parles d'une référence, elle a mené une drôle de vie, celle-là...

– Oh ! excusez-moi, madame, si j'ai offensé votre susceptibilité, mais Albertine était très intelligente, c'est une célébrité, elle ! J'ai lu tous ses livres, railla Marie. Une sacrée bonne femme, l'Albertine. Quand je pense qu'elle est morte à pas même trente ans...

– Oui, ben moi, je ne suis qu'un écrivain en herbe. Je griffonne des tas d'idées et des ébauches d'histoires que je ne termine jamais, c'est tout. »

La nuit était tout à fait tombée. Il était près de 23 h ! Marie poussa un soupir et se retourna sur le côté puis murmura :

« Si seulement ça existait, le crime parfait ! »

L'autre eut alors un petit ricanement et répondit :

« Que tu es naïve, ma pauvre Marie, bien sûr que le crime parfait ça existe, et il y en a plus qu'on ne croit ! »

Marie haussa les épaules.

« Les crimes parfaits, ça n'existe pas. Dans les romans, à la fin de l'histoire, le meurtrier paye toujours son crime et j'en ai lu crois-moi, des romans policiers.

– Mais dans la vie réelle pas toujours.

– Moi, reprit Marie, je te dis que tôt ou tard la vérité éclate en plein jour.

– Et moi, je te répète que non, ne sois pas si bornée.

– Bon, t’as peut-être raison ! Ce qu’il y a d’sûr c’est que nous on n’a pas assuré, la preuve, on est au trou. Moi, j’ai eu comme qui dirait un coup de folie, il y a eu la goutte d’eau en trop qui a fait déborder le vase, une énième trahison, une énième insulte et j’ai vu rouge. Je lui ai planté un couteau dans le cœur à trois reprises. Ah ! Il ne s’y attendait pas, le salaud ! T’aurais vu sa tête quand il m’a vue avec l’engin coupant, il était devenu aussi livide qu’un cadavre ; normal, sa mort était imminente. Il m’avait poussée à bout, tu comprends. Je n’ai pas eu pitié de lui, on paie tôt ou tard le mal qu’on fait aux autres : *Quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi*, signé Beaumarchais dans *le Mariage de Figaro*. J’aime aussi l’œuvre de Mozart, dommage que je ne comprends rien à ce qu’ils chantent avec leurs merveilleuses voix, mais la musique, par contre, un vrai délice ! »

Incrédule, l’autre ouvrit de grands yeux.

« Tiens, tu connais l’opéra, toi ? »

– Oui je connais l’opéra et alors ? fit Marie indignée. C’est pas parce que je suis devenue une plouc que je suis ignorante. D’accord ! je me suis mariée avec un paysan, mais c’était par amour... J’ai eu le coup de foudre pour ce type qui faisait tourner la tête à toutes les villageoises, mais moi j’étais instruite et tout le monde sait que l’amour est aveugle, donc je suis tombée dans le panneau. Il s’appelait Léon Baud et il avait des airs de Gary Cooper. J’ai perdu complètement la tête. Si j’avais su ce qui m’attendait, je me serais dépêchée de la retrouver, mais quand on est jeune et sans expérience, on se lance à l’aveuglette dans l’inconnu. Pour lui, j’ai tout quitté car ce fut un amour foudroyant. J’ai arrêté mes études à dix-huit

ans après avoir loupé mon bachot pour me marier avec l'élu de mon cœur, mais pendant toute mon enfance, j'ai été bercée par Mozart, Verdi, Puccini et les autres. Mes parents étaient des bourgeois érudits et snobs. Ils aimaient les arts en général et, de ce fait, m'avaient inculqué une certaine culture. Quand je suis tombée enceinte de mon beau paysan, ma mère a voulu me faire avorter. Je me suis enfuie et j'ai gardé mon enfant. Quand Léon m'a emmenée chez ses parents, ils ont pas apprécié ce qui se passait et j'en ai déduit que les parents de l'homme que j'aimais étaient aussi cons que les miens. Léon était mon prince, il m'a défendue contre le monde entier. Il était fou de moi et moi de lui. Mes beaux-parents n'ont eu qu'à bien se tenir. La belle-mère répétait toujours que les filles de bourgeois ça ne pouvait pas faire de bonnes fermières. Pour l'amour de Léon, je lui ai prouvé le contraire. À l'époque, j'étais assez jolie, et puis j'ai eu quatre enfants et mon physique s'est dégradé. Travailler à la ferme, ça m'a pas arrangée. À la campagne, une femme n'a pas le temps de cultiver la beauté de son corps, elle cultive que les légumes ; alors pendant qu'elle soigne les poules, les vaches et les cochons, sa jeunesse s'en va et sa beauté se flétrit. À la longue, Léon a commencé à me faire des remarques blessantes, comme quoi je me laissais aller, que je n'avais plus rien à voir avec la belle jeune fille dont il était tombé amoureux fou. Alors comme ça, monsieur à la belle gueule est allé se défouler avec les dindes du village. Je suis devenue folle de jalousie, mais pour ne pas le perdre, je lui pardonnai sa première trahison. Cela ne dura pas très longtemps. Il récidiva et fricota avec la fille du boucher, une traînée notoire. À la troisième, j'ai vu rouge. Je lui ai dit : "Dans la joie et la douleur et jusqu'à ce que la mort nous sépare, je reste ta femme, ta seule et unique femme" puis, aveuglée par une rage bestiale, j'ai frappé sauvagement avec le couteau à cochon. »

Sa compagne de cellule ouvrit de grands yeux.

« Mais pourquoi le couteau à cochon ?

– Ben, parce qu'on était en plein dedans. Nous, on tuait toujours le cochon à la Saint-Martin. Tu connais le dicton : *à la Saint-Martin, tue ton cochon et invite ton voisin.*

– Non, je ne connais rien à ces histoires.

– Oui, ben ça m'étonne pas, avec tes airs de princesse ! Bref, on fête la Saint-Martin tous les 11 novembre. Mon mari qui était un taré des traditions tenait à tuer le cochon ce jour-là et pas un autre. »

L'autre fit la grimace.

« J'imagine fort bien quel dégoûtant spectacle ça doit être.

– Oh ça ! c'est loin d'être ragoûtant. Au début, je dois dire que ça me répugnait assez d'assister à l'égorgement de l'animal, les cris, le sang, les tripes, la puanteur, et puis on s'habitue, c'est tout.

– Rien que d'y penser, j'en ai la nausée. »

Marie haussa les épaules.

« Ensuite, on dépèce l'animal et après on charcute !

– Quelle horreur ! J'ai envie de vomir.

– Ooooooh ! Toujours des grands mots, s'impatienta Marie en écartant les bras. On crie à l'horreur, mais quand on crève de faim et qu'on a la chance d'avoir une assiette de charcuterie devant le nez, on bouffe et on pense pas à ces détails. Ose dire le contraire, allez ! Arrête donc de faire ta snob ! »

L'autre continuait de faire la grimace.

« Ben quoi, t'aimes pas la charcuterie ? aboya Marie en haussant les épaules.

– Non, je la déteste, je hais la viande, elle me répugne, sa vue me fait vomir ! » cria l'autre les yeux révulsés par la colère.

Marie qui ne s'attendait certes pas à cette réaction se calma. Elle constata que son interlocutrice était livide de dégoût.

« Bon d'accord, chacun ses goûts, fit-elle en voyant qu'il était inutile d'insister. T'avais qu'à le dire que t'es végétarienne. C'est pour ça que tu me refiles tes morceaux de viande, hein ? Donc, on avait tué le cochon, fait la fête avec toute la famille et les voisins. Tuer un cochon, c'est un travail énorme, donc plus il y a de gens pour aider, plus ça va vite. Je te passe les détails des trois étapes à suivre, dont l'égorgeage, le grattage et le dépeçage. Tout se fait dans la rigolade et la bonne humeur. Tout le monde boit un bon coup de rhum, et même plusieurs, et certains se laissent malheureusement guider par leur instinct animal tel mon mari. Une jeune voisine était venue aider avec ses parents et, sous mon nez, mon mari batifolait sans vergogne. Je voyais bien que la petite était gênée, mais lui continuait à faire le beau, monsieur Baud, un geste affectueux par ci, une caresse au vol par-là, un compliment de temps à autre... Je supportais difficilement cette énième trahison. J'étais fatiguée, humiliée, je n'en pouvais plus. Depuis longtemps, je pleurais en douce sur mon sort et je haïssais mon mari de toute mon âme pour tout ce qu'il me faisait endurer. Je savais qu'il ne m'aimait plus depuis belle lurette, mais j'avais toujours eu du mal à l'accepter. Je ne savais plus quoi faire pour me défendre de sa méchanceté. Il n'arrêtait pas de m'injurier. Quand toute la maisonnée s'endormit, alors que déprimée et éreintée je lavais les derniers ustensiles, Léon s'approcha et me dit avec mépris en me bousculant et en faisant la grosse voix : "Allez la grosse, magne-toi, tu traînes, tu traînes..." Il avait hâte de me prendre en fantasmant sur la petite voisine, le salaud, le porc, Dieu ait son âme. Ce n'était pas la première fois qu'il m'insultait, le traître, mais ce fut une fois de trop. Mue par une rage incontrôlable, car poussée à bout, je levai le couteau et frappai sur sa poitrine. Tiens ! Tiens ! Et tiens ! Trois coups pour tes trois salopes ! Il s'écroula la bouche ouverte et les yeux

révulsés d'horreur. Je me sentis soulagée, vengée, je me dis que plus jamais il ne me ferait de mal, plus jamais il ne m'humilierait. Ensuite, j'appelai les gendarmes et j'attendis leur arrivée. Ils me trouvèrent assise en train de fumer une cigarette devant le cadavre de mon mari. Et voilà, maintenant, tu connais mon histoire, jamais je n'ai regretté mon geste, j'ai trop souffert !

– Mais alors, ton drame s'est déroulé aussi un 11 novembre ?

– Ben oui. Tiens, fit Marie en hochant la tête, ça doit être une date maudite.

– Au contraire, c'est le jour où ils ont signé l'Armistice, donc ça devrait être un jour de paix. »

Marie leva les yeux au ciel et haussa les épaules.

« Je m'en fous de l'Armistice !

– Et ta famille, tes enfants ?

– Avec ma propre famille, j'avais coupé les ponts définitivement à cause de ma première grossesse. Mes enfants m'en ont beaucoup voulu d'avoir tué leur père. Mes deux grands garçons m'ont pardonné difficilement d'en être arrivée à ce geste extrême. Au fil des années, ils avaient bien noté la méchanceté de leur père envers moi. Ils disaient toujours qu'un jour ou l'autre ça finirait mal, mais à ce point-là ! Au début, ils m'ont tous fait la gueule et puis, petit à petit, ils se sont rapprochés. Mes beaux-parents sont en maison de retraite car vieux et malades. Mes deux grands garçons s'occupent de la ferme alors que mes filles travaillent à Dijon. L'une est secrétaire médicale, l'autre institutrice.

– Alors, ils t'ont pardonné ?

– On dirait. Qui sait pour combien de temps je vais rester ici, vingt ans, peut-être moins, mon procès tire à sa fin et mon avocat est confiant, un crime passionnel est bien moins grave qu'un crime avec préméditation. De toute façon, dans deux semaines, je vais être fixée. Mon aîné Paul va se marier. Il a

trouvé une brave fille du coin, une orpheline élevée par sa tante, une femme que je connais bien, une des rares femmes solidaires à mon malheur. Dommage que je ne vais pas pouvoir assister aux noces de nos enfants.

– Ouais, c'est bien moche tout ça !

– Comme tu dis, fit Marie en bâillant. Allez, bonne nuit, ma vieille, il est tard. »